

Livres : l'ère des bibliophiles

Francine Bordeleau

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2001). Livres : l'ère des bibliophiles. *Lettres québécoises*, (101), 14-17.

DOSSIER
Francine Bordeleau

Livres : l'ère des bibliophiles

*À côté du livre neuf et du livre dit d'occasion, le livre ancien et le livre rare occupent une place un peu à part. Il existe, dans ce domaine précis que l'on peut appeler la « bibliophilie », des amateurs éclairés et des collectionneurs, des libraires et des clients, des foires et des salons...
Affaire de passion, la bibliophilie est aussi un marché, en somme, mais un marché dont les règles sont assez spécifiques.*

SI, DÈS POTRON-MINET, UNE MASSE DE courtiers et de boursicoteurs se ruent sur leur écran d'ordinateur pour surveiller les cours du pétrole ou des technologies, pour spéculer sur les bonds et rebonds du Dow et du Nikkei, à minuit, une autre catégorie d'« investisseurs » prend d'assaut le site d'Advance Books Exchange (abe.com), de Vancouver, et traite ferme. L'entreprise a conçu un logiciel qui permet aux libraires d'actualiser quotidiennement leur inventaire, et près de sept mille marchands proposent, sur abe.com, leurs « pièces » de choix. Chaque jour, des millions de personnes visitent le site, tandis que des milliers de transactions s'y concrétisent et culminent à minuit. À minuit, heure limite pour présenter ses livres et autres produits connexes sur le site, « commence le grand match entre marchands et clients », raconte François Côté, président de la Confrérie de la librairie ancienne du Québec (CLAQ).

Voilà qui, de prime abord, ne manque pas d'être paradoxal. Car, sur abe.com, les collectionneurs et autres clients, transformés en internautes ultra-branchés et patentés, cherchent des éditions originales ou hors commerce, des titres rares, des livres vieux de quelques siècles ou carrément des incunables, des ouvrages illustrés par de grands peintres ou des manuscrits provenant de grands personnages — bref tout cela qu'on associerait plutôt à des érudits un peu maniaques explorant de labyrinthiques bibliothèques à la Borges. Et ils peuvent vérifier, en un clin d'œil, le cours et l'évolution des titres offerts sur le marché.

Ce marché, de plus en plus sophistiqué, est d'abord et avant tout international. Les « antiquaires du livre », comme s'appellent eux-mêmes, parfois, les libraires d'ancien, ainsi que les libraires spécialisés dans les ouvrages rares — ce sont souvent les mêmes —, « forment un immense réseau, il y a des foires partout dans le monde : à Berlin, Paris, Londres, Tokyo, New York, Boston... », souligne François Côté. La tradition, installée en Europe depuis fort longtemps — au point qu'il existe, notamment en France, un syndicat des librairies anciennes —, s'est propagée de belle façon aux États-Unis. L'association bostonienne des marchands de livres



anciens ou rares, par exemple, compte à elle seule environ cent vingt-cinq membres, et chaque salon états-unien regroupe toujours autour de cent cinquante exposants. Plus modestes mais jouissant également d'une bonne réputation, des foires comme celles de Toronto et d'Ottawa — cette dernière, qui accueille une soixantaine d'exposants, est la manifestation canadienne la plus importante — attestent que s'est développé, au Canada anglais, un bassin conséquent d'amateurs et de collectionneurs.

De son côté, la CLAQ, fondée en 1985, compte une trentaine de membres concentrés à Montréal et à Québec, plus quelques autres libraires dispersés en Estrie, à Chicoutimi et à Rivière-du-Loup. La moitié des membres de la CLAQ sont anglophones, ce qui atteste que la tradition du livre ancien est plus vieille chez les Anglo-Saxons.

Le Salon du livre ancien de Montréal (SLAM), devenu le grand événement annuel de la confrérie, attire chaque automne, depuis 1984, un millier de visiteurs. Les deux journées du SLAM, réalisées avec un minibudget de 5 000 \$, se soldent par des ventes totales d'environ 50 000 \$.

Mais jusqu'à quel point ces chiffres sont-ils interprétables ? Dans quelle mesure reflètent-ils la santé, bonne ou mauvaise, du secteur ? Avec ses 7,3 millions d'habitants, le Québec constitue un marché très restreint. En outre, la librairie ancienne est ici trop récente pour que l'on puisse parler de tradition. Ces deux éléments rendent malaisée la comparaison avec les pays d'Europe, les États-Unis et même le reste du Canada. Selon le libraire Guy de Grosbois, installé rue Bernard, à Outremont, « le marché des collectionneurs s'est plutôt bien développé au Québec, mais la librairie ancienne peut heureusement compter, aussi, sur un bon nombre d'acheteurs institutionnels ».

Aux frontières de l'ancien et du rare

À côté d'un François Côté, libraire d'ancien depuis 1986, d'un Richard Gingras, qui ouvrait Le Chercheur de trésors en 1978, ou encore d'un Michel Villeneuve, réputé notamment pour sa connaissance de la littérature

canadienne, Guy de Grosbois, à son compte depuis seulement quatre ans, fait figure de nouveau venu dans le milieu. Mais un nouveau venu qu'une formation en histoire et en histoire de l'art — complétée par des cours sur l'histoire du livre — destinait presque naturellement au métier.

Ce métier semble carburer à la passion. C'est ainsi que, pour Richard Gingras, « le livre ancien a une valeur de patrimoine, de témoignage. La première édition d'un Nelligan ou de *Maria Chapdelaine*, par exemple, c'est fascinant : on possède une partie d'histoire ». Mais Gingras est également de ceux qui montent des fichiers et des catalogues, et qui connaissent les bibliographies spécialisées : *La France littéraire* (1827-1842), de Joseph Marie Quérard, sur les écrivains de langue française des XVIII^e et XIX^e siècles ; *Le Trésor du bibliophile romantique et moderne*, de Carteret ; *Le Catalogue collectif des impressions québécoises* (1764-1820), de Vlach et Buono... En somme, ces libraires ne répugnent sans doute pas à se présenter comme des « fétichistes du livre », pour reprendre l'expression de Richard Gingras, mais ce sont aussi des professionnels possédant une expertise particulière : en littérature, en beaux-arts, en livres illustrés, en architecture, en philosophie, en histoire militaire, etc. Ils sont en outre obligés d'utiliser des outils bien spécifiques — les bibliographies, notamment — et de maîtriser des notions souvent subtiles, voire complexes, relevant en effet de l'histoire du livre et même de l'histoire de l'art.



François Côté

Ces outils ne servent pas uniquement, loin s'en faut, à déterminer l'âge d'un livre, exercice du reste assez simple puisque la date d'impression est généralement inscrite dans le volume même. Il s'agit plutôt d'en reconnaître les caractéristiques pour ensuite l'évaluer et, dans ce secteur, tous les ouvrages sont susceptibles de présenter des difficultés inédites. « J'ai déjà acheté des livres d'Érasme publiés en 1530, de son vivant, dit ainsi Guy de Grosbois. L'évaluation de tels ouvrages nécessite des recherches, d'autant qu'on ne les rencontre pas fréquemment, ni au Québec ni même en Europe. » En acquérant récemment des livres en yiddish publiés à Montréal dans les années 1920, 1930 et 1940, et signés de la main des auteurs, le libraire s'imposait un autre défi de taille.

Par ailleurs, le sens commun associe souvent livre ancien et livre rare : le livre ancien aurait ainsi une valeur, simplement du fait de son âge. Grave méprise ! C'est bien davantage en raison de sa rareté que le livre acquiert une valeur, et « la rareté commence lorsque la chaîne éditeur/distributeur est rompue », dit François Côté. C'est l'un des leitmotivs du libraire Jean-Claude Veilleux, de Québec : « Des livres anciens peuvent ne pas être rares ; par conséquent, ils n'ont pas une grande valeur. » Le libraire donne l'exemple de l'ouvrage qu'a écrit Louis Joseph Papineau en 1839, pendant son exil au Vermont : il a eu un tirage limité et est rarissime, en plus de présenter un intérêt historique certain. Par contre, certains ouvrages religieux, bien que vieux de deux cents ans, ont été largement diffusés et maintes fois réédités, et ne sauraient donc être considérés comme rares.

Sont qualifiés d'anciens les livres publiés entre les XV^e et XIX^e siècles. Un ouvrage imprimé antérieur à 1500, c'est-à-dire dont l'impression date des premiers temps de l'imprimerie, est en outre un « incunable ». L'imprimerie n'étant toutefois arrivée dans la Province de Québec qu'en 1764 — le premier livre imprimé fut le *Catéchisme du diocèse de Sens*, publié en 1765 à Québec par Brown & Gilmore —, on a coutume d'appeler « incunables canadiens » les livres d'ici imprimés avant 1820. Dans le

cas des ouvrages imprimés à compter de 1900, on parle de « livres modernes ». Ceux-ci peuvent devenir rares et précieux, même s'ils sont très récents. Ainsi, un exemplaire de tête — le tirage de tête, plus luxueux que le tirage courant, ne comprend que quelques dizaines d'exemplaires, numérotés — est d'emblée rare, et fort prisé des collectionneurs et autres bibliophiles. De même, les livres illustrés par des peintres connus auront une valeur incontestable, et sont d'ailleurs très demandés. « Dans ce cas précis, il y a un déplacement. Les ouvrages illustrés, bien que rares ou anciens, sont également vendus dans les galeries d'art », dit François Côté.

La valeur des livres

En novembre dernier, autant pour familiariser le grand public avec toutes ces subtilités que pour accroître leur visibilité, les libraires participaient, pour la deuxième année consécutive, au Salon du livre de Montréal. Plutôt bien situés — au « Carrefour de l'Histoire » —, ils n'y auront peut-être pas fait des affaires d'or, mais ils ne seront pas passés inaperçus non plus, et ils comptent bien être du prochain Salon du livre de Québec, en avril. « De tels événements sont importants pour nous, car ils permettent au livre ancien d'être vu par des dizaines de milliers de personnes, ce qui n'arrive pas si souvent. On fait également œuvre d'éducation, en quelque sorte, ce qui peut s'avérer profitable à moyen ou à long terme », commente d'ailleurs Michel Villeneuve. Les visiteurs du Salon ont de la sorte eu accès à un fonds inusité, tandis que certains d'entre eux ont même apporté leurs propres volumes. Ainsi de cette personne, se souvient Guy de Grosbois, qui avait hérité d'un livre d'Heures : il s'agit d'un recueil de prières et d'offices, réalisé le plus souvent au Moyen Âge ou à la Renaissance, et paré de miniatures (le mot désigne ces ornements écrits ou peints avec une encre de couleur, ou des peintures fines représentant de petits sujets) et d'enluminures¹. L'ouvrage exécuté en 1502 était effectivement une pièce fort rare, mais ne valait « que » 50 000 \$. Son propriétaire en escomptait le double !

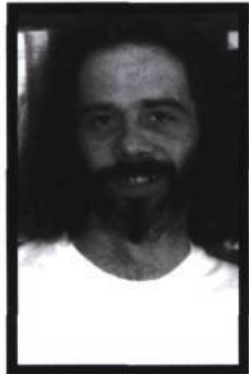
L'anecdote, on en conviendra, est assez réjouissante et montre que les Québécois commencent à être au fait de l'existence des livres anciens, rares ou précieux. Mais elle témoigne aussi d'une certaine mythification. Il reste que les livres rares ne risquent guère de rendre leurs propriétaires millionnaires. Ces livres ont certes une valeur, nullement aléatoire cependant. Elle est au contraire déterminée en fonction de critères presque scientifiques.

Il n'est que de consulter les catalogues que plusieurs libraires produisent à l'intention de leurs clients, généralement chaque trimestre. Le livre-vedette du catalogue d'automne 2000 de François Côté ? C'était sans contredit « l'édition originale, et montréalaise de surcroît », du *Petit Prince*, de Saint-Exupéry. Publié en 1943 par Beauchemin/Reynal & Hitchcock, avec dessins de l'auteur, cet exemplaire, auquel Côté consacre un long argumentaire, vaut 1 500 \$. Moins rare que cette édition du *Petit Prince*, *Prochain épisode*, d'Hubert Aquin, se vend, dans son édition de 1978 (chez Art global) qui comprend quatorze sérigraphies de Fernand Toupin signées et numérotées par l'artiste, 800 \$. Quant à ce livre de vingt pages constitué du poème *Arbres*, de Paul-Marie Lapointe, et illustré de cinq estampes de Roland Giguère (Erta, 1978), François Côté l'annonce à 1 450 \$.

Au Québec, les livres publiés chez Erta, une maison à la fois obscure et célèbre, quasi mythique, sont bien cotés. Mises sur pied dans les années 1950 par le peintre et poète Roland Giguère, les Éditions Erta ont publié des recueils illustrés par leur fondateur, donc, mais aussi par Dumouchel ou Mousseau. Ces recueils ressemblent à de véritables œuvres

d'art — ils sont d'ailleurs catalogués au Musée du Québec — et furent parfois tirés à quelques dizaines d'exemplaires seulement ; nombre de ces volumes, aujourd'hui introuvables, ont une belle valeur sur le marché du livre rare, surtout s'ils sont en bon état. Toujours chez Erta, les titres de la collection « La Tête armée », tirés, ceux-là, à quatre ou cinq cents exemplaires, se vendent tout de même, en moyenne, autour de 200 \$, mais peuvent valoir beaucoup plus.

Guy de Grosbois a déjà eu le temps de posséder — ou plutôt d'avoir en consignation, pour la vendre à un client potentiel — au moins une « pièce » spectaculaire : les manuscrits d'un capitaine de navire originaire de l'île d'Orléans que Louis XV, dans les années 1760, a envoyé en expédition avec Bougainville. Ce capitaine serait, croit-on, le premier Canadien français à avoir fait le tour du monde et ses manuscrits, signés par le ministre Choiseul et le roi, sont estimés à pas moins de 50 000 \$.



Richard Gingras

« C'est l'un des livres les plus intéressants que j'aie eus », dit Guy de Grosbois. Mais le client potentiel — un collectionneur de pièces sur la marine — a finalement décidé de ne pas acheter...

Chaque libraire spécialisé dans le livre ancien ou le livre rare peut sans doute se targuer d'avoir eu un jour des ouvrages d'une valeur aussi exceptionnelle. Il reste que la plupart des volumes sont beaucoup plus accessibles. Ainsi de ce fort joli livre d'*Heures romaines*, probablement publié en 1879, qui orne les rayonnages de la librairie Argus, à Québec. Sa reliure armoriée, en argent, ses enluminures et ses tranches dorées en font un très bel objet que Claudine Villeneuve, sa propriétaire, vend 350 \$. « Ce livre se distingue par sa reliure toute particulière. En outre, de telles reliures ne sont pas légion au Québec », dit-elle. La valeur de ces *Heures romaines* tient à son esthétique, au travail d'un relieur qui était en même temps un artiste.

Parmi d'autres curiosités, madame Villeneuve propose les *Œuvres complètes* du naturaliste Buffon, bien connu pour sa monumentale *Histoire naturelle* (et dont l'un des volumes, *Histoire de la Terre*, fit scandale lors de sa publication en 1744). Les onze volumes que possède la librairie sont illustrés et ont été publiés en 1856, ce qui leur confère un intérêt certain. Par contre, l'ensemble vaudrait bien davantage que son prix de vente de 2 000 \$ si l'édition de 1856 était l'édition originale.

« Les tirages de tête, les exemplaires numérotés, les éditions originales, les illustrations, les reliures sont tous des éléments qui contribuent à la valeur d'un livre », dit Claudine Villeneuve. L'ouvrage doit aussi avoir été bien préservé. Des pages rognées, des déchirures, des illustrations manquantes — si l'ouvrage est incomplet, sa valeur est nulle, préviennent les libraires —, une couverture défraîchie ou jaunie, des taches, un papier de mauvaise qualité dévalent l'exemplaire (d'où, affiliée à la CLAQ, une Clinique du livre et du soin des bouquins). De même, son propos doit être encore utile ou pertinent : un traité de médecine, un précis de mathématiques, un essai historique auront une valeur pour autant qu'ils transmettent des informations de base, qu'ils fassent état de grands principes fondamentaux. Dans le même ordre d'idées, l'acquéreur avisé considérera si l'exemplaire convoité est un abrégé, une réédition, une édition revue et augmentée, etc. La popularité d'un auteur est également l'un des éléments clés de la cotation d'un livre.

En outre, certains ouvrages acquièrent une valeur parce qu'ils ont appartenu à un personnage célèbre. Ainsi de la bibliothèque de Marie-

Antoinette, qui fut vendue aux enchères pour un montant substantiel. L'acquéreur a payé davantage pour le prestige de la collection royale que pour l'intérêt intrinsèque de chacun des titres.

« Les catalogues et bibliographies spécialisés donnent des références, des descriptions, et fournissent des indices qui nous aident à déterminer la rareté, dit Richard Gingras. Pour les prix, il existe des répertoires d'enchères publiques, un Argus du livre ancien, des répertoires disponibles à l'Université McGill et à la bibliothèque de la Ville de Montréal... » De fait, plusieurs titres ont déjà une cote, qu'il s'agisse de l'édition originale des *Liaisons dangereuses* — livre qui fut l'objet, dans les années 1960, d'une belle polémique entre experts — ou d'un texte de Claude Gauvreau. Aussi, assurent les marchands, le domaine du livre ancien ou rare ne permet guère la spéculation.

L'« exception » québécoise

Mais pour connaître le prix des livres d'ici, on aura peut-être intérêt, surtout, à consulter le guide rédigé par Michel Villeneuve à l'intention des collectionneurs². Environ quatre mille cinq cents ouvrages y sont décrits et répertoriés. On y découvrira par exemple que l'édition originale d'un titre de Félix Leclerc peut coûter autour de 30 \$. « Il est donc possible de devenir collectionneur avec un budget très limité », souligne monsieur Villeneuve.

Si les libraires se plaisent à parler des pièces exceptionnelles qu'ils dénichent sur un coup de chance ou après des recherches ardues, on verra chez eux quantité de livres qui se vendent entre 20 \$ et 40 \$. « La très grande majorité de mes ouvrages coûtent entre 20 \$ et 100 \$, et la plupart de mes ventes concernent des livres à environ 50 \$ », dit ainsi Jean-Claude Veilleux.

À l'instar d'autres libraires québécois, monsieur Veilleux se spécialise dans le *Canadiana* et le *Laurentiana* : deux termes qui s'appliquent aux documents traitant de l'histoire, de la géographie, de la littérature, de l'art du Canada, de la Nouvelle-France ou du Québec. (De même, les mots *Arctica*, *Americana* ou encore *Gaspésiana* désignent les documents relatifs aux régions arctiques, aux États-Unis et à la Gaspésie.) Sous ces rubriques, on débusquera les histoires régionales, les généalogies, les monographies de paroisses... Certains de ces textes sont rares, et célèbres : ainsi de l'*Histoire de l'île aux Coudres*, de l'abbé Mailloux. « C'est une des histoires régionales difficiles à trouver, particulièrement en bon état. Cette brochure de quatre-vingts pages vaut autour de 500 \$ », précise Jean-Claude Veilleux. Par contre l'*île d'Orléans*, une monographie tout aussi fameuse de Pierre-Georges Roy qui auparavant s'arrachait à 250 \$ ou 300 \$, n'a plus la cote. L'ouvrage souffrirait de « la surabondance de livres modernes sur l'île d'Orléans », estime le libraire.

Mais selon d'autres, à part les récits de voyage et les livres d'art ou autres documents se rapportant aux artistes — « Des manuscrits d'Alfred Pellon, par exemple, ne traînent pas longtemps sur les tablettes », affirme Guy de Grosbois —, l'ensemble des secteurs *Canadiana* et *Laurentiana* appartiendrait à ces « créneaux » en baisse notable de popularité depuis quelque temps. Divers facteurs expliqueraient le phénomène : ces livres sont consacrés à des sujets d'intérêt par trop local ; les Québécois n'ont plus guère envie de « collectionner » leur patrimoine ; institutions et chercheurs ont désormais fait le plein de monographies ou possédaient déjà ces ouvrages, de toute façon.

Jean-Claude Veilleux, constatant pour sa part que « la littérature continue de se vendre assez bien », préfère parler d'une « période d'ajustement ». Il reste que le Québec est un petit marché, que nos auteurs récents

ou anciens n'ont pas la notoriété des Européens ou des États-Unis, que nos livres rares, moins demandés, se vendent aussi moins cher. Par ailleurs, constatent encore les marchands, peu d'acheteurs québécois sont prêts à investir de fortes sommes dans un ouvrage ; par conséquent les prix, ici, ne sont guère élevés si l'on compare avec ailleurs. À cet égard, François Côté se souvient d'un professeur de l'Université du Texas qui, voilà vingt ans, était accouru à Montréal pour acquérir l'édition originale des *Belles-Sœurs* — celle de la maison Holt & Reinhardt, qui a publié le texte de Tremblay avant les Éditions Leméac — avec un budget de « seulement » 750 \$. L'exemplaire lui a coûté 15 \$!

Un secteur en mouvement

Les acheteurs de livres anciens ou rares se recrutent principalement parmi les collectionneurs, les chercheurs (surtout en histoire, en géographie, en généalogie et en littérature), les institutions (universités, bibliothèques, musées, archives nationales...) et les personnes s'intéressant à un sujet précis ou passionnées d'un auteur. Mais les marchands d'ici s'internationalisent et font de plus en plus des affaires avec les institutions étrangères, par exemple les universités qui ont instauré des départements d'études québécoises ou canadiennes. Le *Canadiana* et le *Laurentiana* trouvent preneurs aux États-Unis, en France, en Allemagne...

Si la réputation de certains libraires s'est établie jusqu'à l'étranger grâce à un bouche à oreille favorable, l'internationalisation a été aussi grandement aidée par Internet³.

En trois-quatre ans à peine, Internet est devenu un outil indispensable, car il permet de se faire connaître à l'étranger à un coût presque nul. En outre, il facilite de beaucoup les échanges entre clients et libraires. En fait, Internet a contribué à donner une nouvelle erre d'aller au livre ancien,

estime Michel Villeneuve.

Le libraire a eu pignon sur rue jusqu'en 1990. Jusqu'à ce qu'il constate, en somme, que son commerce très spécialisé n'avait peut-être pas besoin d'un local. Depuis dix ans, Villeneuve a élu « librairie » dans sa résidence de Beauport, en banlieue de Québec. Il réalise des catalogues qu'il envoie à ses clients de tout le Canada. Il a également un site Internet et fait de la vente par correspondance. « C'est d'ailleurs un mouvement de plus en plus répandu chez les libraires d'ancien : ceux-ci tendent à privilégier Internet et à délaisser la place d'affaires conventionnelle », dit encore Michel Villeneuve.

C'est plutôt grâce aux salons que Jean-Claude Veilleux, lui, a trouvé quelques-uns de ses meilleurs clients, de ceux qui ont par exemple acheté des ouvrages valant jusqu'à 5 000 \$. « J'ai peu vendu sur Internet, mais j'y ai moi-même trouvé beaucoup de livres », dit-il. Car les marchands doivent évidemment s'approvisionner. Eux-mêmes achètent à des particuliers et à d'autres libraires. Ils trouvent parfois des pièces intéressantes dans les ventes aux enchères, les marchés aux puces et les lots provenant de successions. Aujourd'hui, Internet multiplie considérablement les sources d'approvisionnement.

De fait, si Internet n'a guère eu d'influence sur la librairie d'occasion et semble avoir peu modifié, jusqu'à maintenant, la façon de vendre du livre neuf — amazon.com restant un phénomène essentiellement états-unien —, il est en train de révolutionner véritablement le secteur du livre ancien et du livre rare. Le World Wide Web donne accès à des libraires disséminés sur toute la planète et à leurs catalogues ; les acheteurs ont également le loisir de consulter les mêmes outils que les marchands. Y sont diffusés, au total, des dizaines de millions d'ouvrages, manuscrits et documents divers

dont tout un chacun peut vérifier les prix. Il est indéniable, aussi, que la grande Toile facilite les recherches : quelques minutes suffisent à repérer un document et à connaître son prix. Les passionnés ou les maniaques n'ont plus besoin, en effet, de hanter les bibliothèques : ils vont, à minuit, sur abe.com ou quelque autre mégasite.

« Beaucoup de gens bouquent sur la Toile, à la grandeur de la planète. C'est une nouvelle vitrine », reconnaît d'ailleurs Richard Gingras, et cette vitrine peut s'avérer profitable, donc, pour les acheteurs comme pour les libraires.

« Le commerce en ligne force à offrir de bonnes garanties et à faire des descriptions fidèles des ouvrages proposés », ajoute Michel Villeneuve. Mais Internet ou non, ces règles d'éthique semblent d'emblée commander les antiquaires du livre. Ainsi, bien que la CLAQ ne constitue nullement un corps professionnel obligé de soumettre ses membres à un quelconque code de déontologie, elle n'en a pas moins sa définition du bon libraire : il fait son travail ouvertement ; il connaît son domaine ; il dispose d'ouvrages de référence adéquats.

Les antiquaires québécois tendent d'ailleurs à se réclamer de la très sérieuse tradition européenne. « Cette tradition veut que chaque livre soit extrêmement documenté, avec les dates de naissance et de mort de l'auteur, des références, sans oublier une description exhaustive de l'ouvrage. C'est ce qu'on commence à faire pour le domaine québécois », dit François Côté.

En une vingtaine d'années à peine, le métier aura en somme connu, au Québec, une évolution rapide. S'il est ici encore modeste, le domaine du livre ancien et du livre rare n'en est pas moins en train de rassembler de véritables professionnels. Des professionnels qui, à un moment où d'aucuns craignent la mort du livre, savent utiliser les technologies très actuelles pour mieux mettre en valeur le patrimoine imprimé.



Guy de Grosbois

1. L'un des plus célèbres livres d'Heures est celui qui s'intitule *Très belles Heures du duc de Berry*, réalisé par Pol, Jean et Hermann de Limbourg, trois miniaturistes flamands. Ce livre est considéré comme l'un des plus remarquables manuscrits enluminés au xv^e siècle.
2. L'ouvrage, publié en 1998 à compte d'auteur, s'intitule *Laurentiana. Guide du collectionneur de livres québécois*.
3. Le livre ancien a son « domaine » : le site Internet www.bibliopolis.net ; cette adresse donne aussi accès aux sites de la CLAQ et des libraires.



Choix de textes inédits annotés par Marie-Thérèse LEFEBVRE

RODOLPHE MATHIEU

Un personnage énigmatique.

256 pages – 18,70 \$

Les Éditions **GUÉRIN**
(514) 842-3481

En vente dans toutes les librairies